

CAROL BERGERON

UNE BIOGRAPHIE monumentale de Gustav Mahler, 3.800 pages réparties en trois volumes publiés chez Fayard, voilà ce que la passion pour le grand compositeur autrichien, mort en 1911, a su inspirer au musicologue français Henry-Louis de La Grange. Ce dernier a consacré plus de 25 ans à refaire, jour par jour, la trame de la vie du célèbre musicien.

Dans les années 50, cependant, lorsque Henry-Louis de La Grange s'embarqua dans cette aventure mahlérienne, l'oeuvre symphonique n'était pas encore sortie du purgatoire où l'avait plongé la disparition de son auteur. En reprenant le chemin du concert et en faisant l'objet de nombreux enregistrements discographiques, à partir du milieu des années 60, cette musique qui « ne dénie point l'argument biographique » (Pierre Boulez, dans la préface du premier volume) appelait, de toute évidence, un tel ouvrage.

Mais laissons plutôt parler Henry-Louis de La Grange. De passage à Montréal pour quelques conférences sur Mahler, bien entendu, il a bien voulu accorder au DEVOIR un long entretien. Homme courtis et raffiné, il parle de son sujet avec une passion soumise à un discours aussi clair qu'abondant. À l'écouter, j'ai eu plus d'une fois le sentiment qu'il avait peut-être,

dans une vie antérieure, vécu dans l'ombre même de Mahler.

« J'ai eu une curieuse vocation d'archéologue quand j'étais très jeune, en Grèce, et, au fond, elle s'est transformée. Ce que j'ai voulu faire, c'est un peu reconstituer une vie humaine, ce qui m'a paru encore plus intéressant que de reconstituer une civilisation morte, surtout quand il s'agit d'un génie de la musique. Pour moi, et dès la fin des années 40, Mahler était le plus méconnu des génies ou le plus grand des méconnus.

« On ne trouve un système qu'a posteriori. Au départ, mon but était de trouver des choses sur Mahler. De reconstituer, si possible, chaque jour de sa vie. Je suis ainsi devenu, et presque malgré moi, un collectionneur. J'ai acheté des lettres (plus de 220 auxquelles il faut ajouter plusieurs manuscrits), à l'époque où elles ne valaient rien, en grande partie parce que je ne voulais pas que des documents inconnus m'échappent. Je savais que ce serait des lacunes dans mon livre, impossibles à réparer car les marchands d'autographes n'ont pas le droit de donner le nom des acheteurs.

« Mon premier travail — surtout dans le cas de Mahler, qui ne datait pas ses lettres, ce qui est une véritable catastrophe pour le biographe — a été de faire une chronologie jour par jour de sa vie. J'ai préparé trois cahiers dans lesquels j'ai rempli chaque jour une lettre, un événement, un voyage, une heure

HENRY-LOUIS DE LA GRANGE

□ Un quart de siècle dans l'ombre de Mahler

de train, un nom d'hôtel, etc. Un véritable travail de fourmi. Pour moi, l'idée de déplacer des grains de sable et d'en faire une montagne me paraît fascinante.

« Le livre n'a pas eu tout de suite 3.800 pages. Ce que j'ai d'abord voulu, c'était simplement trouver le maximum de documents et de faits, et de lettres, et de textes. Toutefois, dans le cas de Mahler, cela n'a pas été facile : il s'est passé de tels drames (le nazisme, les bombardements de l'Allemagne, le départ de tous ses amis parce qu'ils étaient juifs) que c'a été un véritable travail de Romain. En plus, j'ai dû faire un travail de première main puisque la littérature mahlérienne était à peu près inexistante. Il m'a donc fallu accomplir un travail gigantesque

pour retrouver des quantités de choses qui avaient quasiment disparues.

Faut-il s'étonner qu'un Français plutôt qu'un Autrichien se soit intéressé à ce point à Mahler ?

« D'abord, les Autrichiens sont fondamentalement antisémites; ils l'ont été pendant très longtemps et ils le sont encore (on l'a bien vu récemment). En plus, ils ne sont pas très mahlériens. Au fond, la plus grande résistance à Mahler est restée l'Autriche. Maintenant, c'est en train de disparaître. Mais, jusqu'à il y a 10 ans encore, je connaissais des musiciens de la Philharmonique de Vienne qui me disaient qu'entre Bruckner et Mahler, nous savons qui est le véritable compo-

Suite à la page B-4

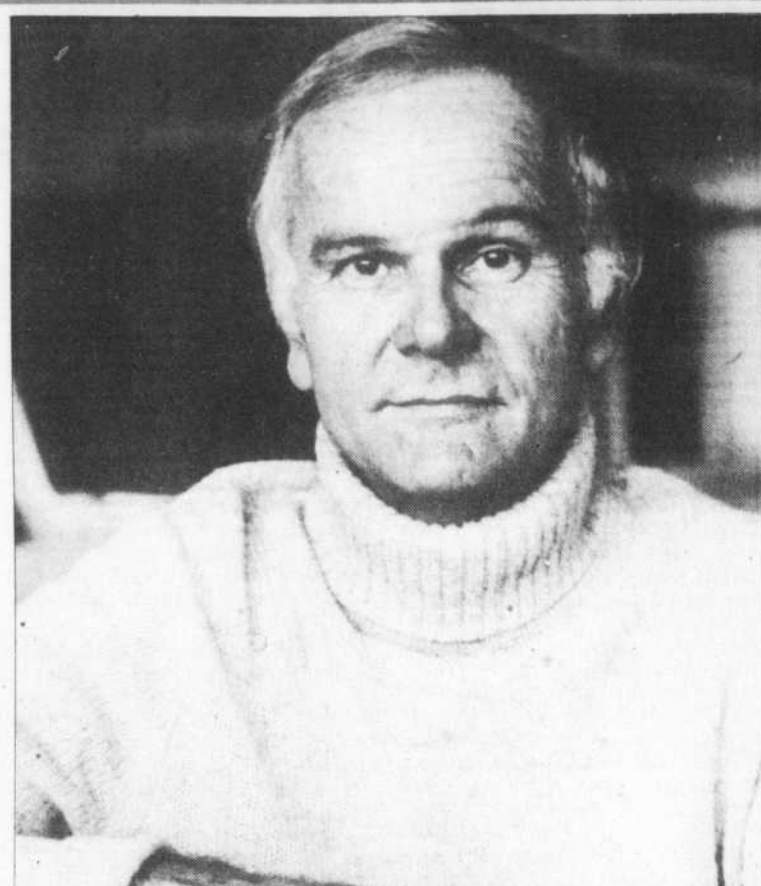


Photo Daniel Boudinet

Henry-Louis de La Grange : « Un créateur, c'est une espèce de saint... »



Photo Jacques Grenier

Claire Devers : « Sous la complaisance au cinéma, il y a toujours un cinéaste qui dit "aimez-moi"... »

NATHALIE PETROWSKI

ELLE M'A dit : « Je m'appelle Claire Devers, j'ai 31 ans, je suis née à Paris et je suis cinéaste. Je l'ai regardée un instant à travers la brume de sa cigarette menthol. Menue, blonde cendrée, le corps enveloppé de noir, le visage qui, dans ses angles irréguliers, rappelle la Françoise Sagan du temps de *Bonjour, tristesse* mais sans la mélancolie.

Je me suis dit : c'est impossible. Cette fille-là n'est pas la vraie Claire Devers, l'auteur de *Noir et blanc*, un film sur le masochisme des années 80, campé dans un centre de conditionnement physique parisien, gagnant de la Caméra d'or à Cannes cette année et présenté depuis hier au cinéma Outremont.

Je lui ai dit : « Êtes-vous bien sûr d'être Claire Devers ? » Elle est partie à rire, d'un rire frais et juvénile qui a secoué ses maigres épaules. J'ai continué : « Comment une gentille fille comme vous a-t-elle pu imaginer une histoire aussi horrible ? »

Car *Noir et blanc* est un film parfaitement horrible, c'est-à-dire horrible dans la perfection du détail, horrible dans les sensations qu'il suggère et les actes qu'il n'explique jamais. L'horreur y est logée entre les lignes, dans le non-dit du malaise qu'il impose au spectateur, dans les abîmes qu'il ouvre à l'imaginaire.

L'histoire, à prime abord, est banale. Antoine, un jeune comptable

sans couleur ni personnalité, est engagé pour régler les problèmes financiers d'un centre de conditionnement physique parisien. Il se tue à la tâche, travaille de longues heures à jongler avec les chiffres et décide un jour, pour se détendre, de se faire masser.

Le masseur est un Noir bâti comme une armoire à glace. Le premier massage dérouta Antoine, le deuxième davantage. Au bout du troisième, il commence non seulement à y prendre plaisir mais à ne plus pouvoir se passer de la douleur grandissante que lui procure chaque nouvelle séance. Un trou noir vient de s'ouvrir dans la vie grise d'Antoine et il y plonge à pieds joints, quitte à en souffrir, quitte à en crever.

Claire Devers brûle de s'exprimer sur le sujet. J'essaie de repérer, à travers un regard, un geste, la faille comportementale qui pourrait justifier l'horreur de son film. Je ne repère rien. Claire Devers respire la santé. Je lui pose carrément la question : d'où lui vient son goût de l'horreur ?

« Ce que j'aime dans le cinéma, c'est une vraie histoire et des personnages qui évoluent. C'est pour quoi j'aime le cinéma de David Cronenberg. Ses histoires commencent de façon banale et se terminent dans l'horreur. Je n'aime pas reconstruire platelement la réalité. Je cherche à cerner une réalité à travers des métaphores excessives. J'aime quand on extrapole, quand on force les choses. C'est toujours dans le but de préciser les choses et non de se déconnecter du

CLAIRE DEVERS

□ Visa le noir, tua le blanc

réel.

L'idée de *Noir et blanc* lui est venue par hasard. Des centaines de clubs sportifs ont fleuri à Paris, ces dernières années. Claire Devers a remarqué le phénomène et, surtout, la tête des amis qui les fréquentaient.

« Ils me disaient qu'ils y allaient pour la forme, mais je les voyais sortir complètement lessivés. J'ai décidé d'y aller voir de plus près. J'ai découvert très vite le narcissisme des gens qui passent des heures à travailler sur leur corps. J'ai vu la douleur sur leur visage et, assez rapidement, j'ai rencontré le thème du masochisme. Ce n'est pas le masochisme en tant que perversion sexuelle qui m'intéressait, mais plus le petit masochisme larvaire qui est en chacun de nous et que nous reproduisons dans nos relations avec les autres. Je crois qu'aujourd'hui, dans les années 80, on est beaucoup plus masochistes

que sadiques. Autant, dans les années 70, on essayait de repérer et de s'interdire des relations de pouvoir, autant aujourd'hui je constate une sorte de laisser-aller, de repli sur soi. On se définit en s'affrontant aux choses, on se laisse piéger par des choses qui ne nous plaisent pas mais qu'on fait quand même. On est tous un peu comme Antoine : des infirmes des sentiments. »

Les années 80, Claire Devers y tient. Comme aux années 70, d'ailleurs. Les décennies qui viennent et qui vont l'aident à se situer dans le temps et à se positionner dans le monde. Elle est, de son aveu, un produit du Paris des années 70. « Dans les années 70, le cinéma était au centre de ma vie et de celle de mes copains. On passait notre temps à la cinémathèque. Parler d'un film était aussi important que de parler d'un livre. Le cinéma

Suite à la page B-8

MICHÈLE LEMIEUX

□ Illustratrice et globe-trotter

DOMINIQUE DEMERS

EN ALLEMAGNE, Michèle Lemieux illustre des livres pour le Québec et le Japon; au Québec, elle dessine pour des éditeurs américains et allemands. Son plus récent album, *Amahl et les visiteurs de la nuit*, le libretto de Gian Carlo Menotti, un livre magnifique déjà traduit dans plusieurs langues et dont on parle comme d'un classique aux États-Unis, aurait pu être en lice pour la prestigieuse médaille Caldecott... si l'artiste avait été américaine.

La jeune Québécoise n'habite pas vraiment Montréal. Ni Tokyo, ni Paris, ni Francfort. Elle vogue sur une autre planète, un pays sans frontière où les seuls lieux véritables sont des lieux d'enfance. Avant

l'entrevue, je ne l'avais jamais rencontrée ailleurs que dans ses livres pour enfants. Mais je l'ai reconnue tout de suite. Michèle Lemieux ressemble aux images qu'elle fait naître. Rien de tapageur. Douce, serène et vibrante. Avec cette lumière qui, tout à coup, parcourt son regard, un peu comme elle éclate au coeur de ses pages. Rien de tapageur. Mais une magie qui, justement, semble venir d'un tout autre pays.

Ses albums sont traduits dans une dizaine de langues et des éditeurs des quatre coins du monde s'arrachent ses illustrations : Londres, Milan, Oslo, Ravensburg, Paris, Tokyo, Copenhague, Helsinki, New York... Partout, la critique est dithyrambique. En quelques mois, l'éditeur William Morrow a vendu 70.000 exemplaires de *Amahl*

and the Night Visitors. Dès qu'il a découvert Michèle Lemieux, Morrow s'est empressé de traduire et d'ajouter à son catalogue les deux albums que l'illustratrice avait publiés chez Ravensburger : *What's that Noise ?* et *Night Magic*.

Il y a 10 ans, Michèle Lemieux travaillait en publicité et rêvait d'illustrer des livres pour enfants. Attirée par l'Europe de l'Ouest, elle échoue en Allemagne. Coup de foudre ! Je ne parlais pas un mot d'allemand mais le pays me fascinait. C'est là que j'ai illustré, coup sur coup, trois albums de Robert Soulières publiés chez Pierre Tisseyre et que j'ai commencé à flâner dans les grandes foires internationales.

Après un premier contrat pour le Japon, le plus grand éditeur allemand pour la jeunesse, Ravensburger, remarque ses illustrations et l'invite à transformer en album quelques images d'un gros ours affolé par un petit bruit qui le poursuit. L'album sera ensuite repris, entre autres, dans la collection « Folio » chez Gallimard sous le titre *Quel est ce bruit ?*

Aux États-Unis, la maison William Morrow décide de publier une nouvelle version du célèbre libretto de Gian Carlo Menotti, *Amahl and the Night Visitors*. Cet opéra, écrit pour la télévision et présenté pour la première fois en 1951, a repris l'affiche 16 fois pour des millions de téléspectateurs. Sur scène, *Amahl*

plaudi 4.200 fois depuis 1977, au Japon comme en Afrique du Sud. Mais le libretto n'avait paru qu'une seule fois sous forme d'album, depuis longtemps épuisé. À la veille de son 75^e anniversaire, Gian Carlo Menotti a parcouru les dossiers d'un peloton d'artistes américains. Parmi eux, une Québécoise, Michèle Lemieux. Le grand compositeur décide que c'est l'artiste qu'il lui faut, celle qui semble pouvoir traduire avec le plus d'éclat et de justesse l'atmosphère de la musique et du conte.

Amahl fut pour moi un grand défi, raconte Michèle Lemieux. Menotti avait tous les droits. Il pouvait arrêter la production à n'importe quel moment s'il n'était pas satisfait. *Amahl et les visiteurs de la nuit* raconte l'histoire d'un enfant pauvre et infirme qui reçoit dans son humble demeure trois rois magistueux à la poursuite d'une étoile. L'action se déroule en une seule nuit, dans le désert. Le texte imposait d'énormes contraintes.

Pour traduire en images l'oeuvre de Menotti, Michèle Lemieux a choisi de travailler avec une palette réduite : des couleurs sombres, feutrées, tamisées. L'aridité du désert sert d'écrin à la splendeur des mages. Des compositions simples mais très étudiées où l'opulence des rois ne se traduit pas en termes d'abondance et d'accumulation de détails. Tout est dans

Suite à la page B-4



Michèle Lemieux : « Je suis née pour vivre le jour... »



LIONEL CHEVRIER

HOMME POLITIQUE
HOMME D'ÉTAT
DIPLOMATE et
ENTREPRENEUR DE LA VOIE MARITIME
DU SAINT-LAURENT

Biographie par
Mabel Tinkiss Good

Stanké

LE DEVOIR CULTUREL

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Salon du livre — Le directeur général du Salon du livre de Montréal, Thomas Déri, annonce les noms des membres de la société du SLM, tels qu'entérinés par l'assemblée générale annuelle. Tout ce beau monde se prépare à souligner le 10^e anniversaire du salon, qui se tiendra du 19 au 24 novembre 1987 à la place Bonaventure.

Les administrateurs de la société du SLM sont donc : Roch Carrier, président, Pierre L'Espérance, vice-président, Yvon-André Lacroix, secrétaire, Éric Chedin, trésorier, Jean-Claude Guichard et Gérald LeFebvre, conseillers.

L'Hexagone — À son tour, Alain Horic nous fait connaître son programme d'édition pour le printemps. Pas moins d'une vingtaine de titres seront publiés à l'Hexagone et à Parti pris, ces prochains mois. L'Hexagone semble vouloir reprendre sa place en poésie avec des nouveaux livres de poètes majeurs, dont *Les Heures*, un livre exceptionnel de Fernand Ouellette (en coédition avec Champ-Vallon), *Extrême Livre des voyages*, de Michel van Schendel, *Effets personnels*, de Pierre Morncy (édition augmentée), et *Ecoule, Sultan*, d'Anne-Marie Alonzo. On proposera aussi une im-

portante rétrospective du poète-député Gérald Godin, réunissant tous les poèmes qu'il a écrits entre 1962 et 1986.

Dans la collection « Fictions », quatre romans sont prévus : *Résurrection en Paganie*, d'Andrée Ferretti, *Le Premier Mouvement*, de Jacques Marchand, *Les Trains d'exil*, de Réjean Bonenfant et Louis Jacob, *La Cavée*, de Guy Cloutier.

Du côté de l'essai, deux titres s'annoncent passionnants : *Du Canada au Québec*, de Heinz Weinmann, qui propose une « généalogie (psych)analytique de notre histoire passée et récente » ; *De l'oeil et de l'oreille*, de Mikel Dufrenne, le philosophe et esthéticien bien connu qui, prenant parti pour l'oreille contre l'impérialisme de l'oeil, avance l'idée d'un « transensible » commun au visible et à l'audible.

L'Hexagone inaugure une nouvelle collection « Théâtre » avec des pièces de Marco Micone et Jean Basile. Ce dernier verra la réédition de sa trilogie *Les Mongols* dans la collection de poche « Typo ». Cette collection s'enrichira d'autres titres devenus introuvables : *La Main au feu*, de Roland Giguère, *Le Plat de lentilles*, de Madeleine Ouellette-Michalska, et *Les Montréalais*, d'Andrée Maillet.

Toujours dans la collection de poche « Typo », les éditions Les Herbes rouges prendront charge de titres étonnants : *Au milieu, la montagne*, de Roger Viau, roman de mœurs urbaines publié en 1951, et *Les Hypocrites*, de Berthelot Brunet, préfacé par Gilles Marcotte.

Enfin, Les Herbes rouges annoncent trois titres en poésie : *Mobles*, de Hugues Corriveau, *Heureusement, ici il y a la guerre*, de Normand de Bellefeuille, et *Écrits*, du regretté Jean-Marie Valiquette. Quant à la revue *Les Herbes rouges*, elle publiera des titres de Jean-Marc Desgent, Claude Paré, André Roy et André Beaudet.

Prix Prométhée — En France, le prix Prométhée de la nouvelle est ouvert aux nouvellistes francophones inédits, c'est-à-dire ceux et celles qui n'ont pas encore publié. Le recueil du lauréat est publié dans une grande maison d'édition, L'Âge d'homme, et bénéficie d'une importante promotion. Les manuscrits doivent être présentés de façon anonyme et sont examinés sans qu'intervienne l'éditeur futur du manuscrit. Le jury du concours est international. Pour tous renseignements, s'adresser à Guy Rouquet, prix Prométhée, 65 290 Juillien, France.

Disons, cependant, qu'il y a un hic. En effet, ce concours est « annuel et permanent » et ressemble à un « compte d'auteur » même si l'oeuvre gagnante est publiée par les éditions L'Âge d'homme. Pour tout dire, le candidat publié doit accepter de verser à l'Atelier imaginaire, qui anime le concours, « le tiers des frais en-

gagés », le reste étant assumé par l'Atelier imaginaire selon des subventions privées et publiques.

Atelier — L'écrivain Bruno Roy animera le prochain atelier d'écriture de la Société littéraire de Laval, le mardi 10 février à 19 h 30 au 3145, rue du Saguenay à Duvernay. Pour information supplémentaire : 334-0329.

Lectures — Geneviève Letarte fera une lecture de textes, *Extraits d'un livre chanté III*, le mercredi 11 février à 20 h à la galerie Dare-Dare (1320, avenue Laurier est). Entrée libre.

Le même soir à « Place aux poètes », Janou Saint-Denis présente, pour la première fois au Québec, le poète cubain Pablo Armando Fernandez. Le 18 février, Janou Saint-Denis accueillera Paul Chamberland puis, le 25, Marie Savard.

Les ondes littéraires — Demain à 21 h 30, Bernard Pivot anime *Apostrophes* à TVFQ (position 30 du câble). Puis, à 22 h 30 à Quatre Saisons, l'émission *Claude, Albert et les autres* prend pour thème « Être ou ne pas être » et questionne quatre écrivains sur la désillusion de la jeunesse. Les oeuvres littéraires en cause sont celles de Sylvain Trudel (*Le Souffle de l'Harman*, Quinze), Dominique Blondeau (*La Poursuite*, Québec/Amérique), Yvon Rivard (*Les Silences du corbeau*, Boréal — un des meilleurs romans de l'année) et Louise Fréchette (*L'Écran brisé*, Pleine Lune).

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

HISTOIRE

Georges Dumézil, *Entretiens avec Didier Éribon*, Folio/essais, n° 51, 222 pages. Georges Dumézil a toujours été averse de commentaires sur sa vie et son oeuvre. Pour lui, « chacun de nous ne fait que jouer un long mélodrame dont il est la vedette, le public et la critique, mais non pas l'auteur ni le metteur en scène, ni le souffleur... » Il s'est pourtant laissé prendre, dans ces entretiens inédits avec Didier Éribon, à la tentation autobiographique. À la lumière de ces quelques confidences, on peut mesurer toute l'importance de son oeuvre, immense et hétéroclite, pour la pensée du 20^e siècle.

Christiane Desroches-Noblecourt, *La Femme au temps des pharaons*, Stock/Laurence Pernoud, coll. « La Femme au temps de... », 343 pages. L'Égypte s'est-elle faite sans ou avec les femmes ? L'auteur de cet essai répond, sans hésiter : avec les femmes. Elle nous montre, à travers d'abondants documents, commentaires et témoignages, la place prépondérante de la femme dans la société civile et sa situation privilégiée dans la mythologie égyptienne.

LITTÉRATURE

Paul Morand, *Les Extravagants. Scènes de la vie de bohème cosmopolite*, Gallimard, 230 pages. Écrit en 1910-1911, alors que Paul Morand n'avait que 22 ans, ce texte longtemps considéré comme perdu refait surface aujourd'hui. Il est intéressant de lire un Morand avant Morand, qui n'a pas encore le style bref, les métaphores inattendues, le ton ironique et détaché qui feront la marque du grand écrivain.

Christine de Pizan, *La Cité des dames*, Stock/Moyen Âge, 291 pages. Née à Venise en 1364, cette poétesse, historienne et moraliste serait « le premier auteur » de la littérature française. Ce livre est une défense des femmes contre la misogynie masculine.

ÉROTISME

Malek Chebel, *Le Livre des séductions*, Lieu commun, 148 pages. La vie sociale maghrébine ne semble pas, de prime abord, un lieu hautement érotique. Pourtant, comme nous le montre magnifiquement ce petit livre, le désir surgit souvent des plus petites choses. La pudeur extrême rehausse le plaisir des regards et des signes les plus insignifiants. Les musulmans ont beaucoup de choses à nous apprendre sur les jeux de la séduction. Barthes, à coup sûr, aurait adoré cet ouvrage...

BIOGRAPHIE

Pierre Petitfils, *Nerval*, Julliard, 414 pages. Quel poète maudit, nous rappelle cette biographie remarquable. La vie de Nerval ressemble, en effet, à un calvaire. Privé très jeune de sa mère qu'il adorait, Nerval lui voua un culte toute sa vie, culte qui se transforma en idéalisation de l'éternel féminin à travers toute son oeuvre. L'auteur de cet ouvrage tente de faire la lumière sur la vie souvent obscure de ce poète déchiré.

Janet Morgan, *Agatha Christie*, Ascot éditeurs, coll. « Biographie », 351 pages. Elle rêvait d'être chanteuse d'opéra; elle devint archéologue et fréquenta des officiers de l'armée des Indes avant d'épouser Archie. Mary Clarissa Miller, fille sage de bonne famille, a mené une vie à la fois conventionnelle et excentrique, mais toujours assez secrète. Janet Morgan a su pénétrer le milieu fermé des proches du grand écrivain. Sa biographie est basée sur des documents inédits et de nombreux témoignages.

Deux plumes pour un chef

LES ESSAIS

JEAN CHAPDELAINE GAGNON

★ Jean-Marie Therrien, *Parole et pouvoir. Figure du chef amérindien en Nouvelle-France*, Montréal, l'Hexagone, collection « Positions anthropologiques », 1986, 325 pages.
★ R. Douville et J.-D. Casanova, *La Vie quotidienne des Indiens du Canada à l'époque de la colonisation française*, (Paris, Hachette, 1967)/Montréal, Hachette/LRP, collection « La vie quotidienne », 1982, 317 pages.

LE TITRE est prometteur. La couverture, attrayante. Et le projet de l'auteur, on ne peut plus séduisant : « Cet essai veut renouer avec la tradition des philosophes-voyageurs qu'inaugurait déjà Montaigne et qu'évoquait aussi Descartes [...] » (p. 12) « C'est un récit philosophique, dans la mesure où la réflexion qu'il amorce sur le pouvoir du chef amérindien dessine les modalités de ses formes, esquisse les rapports que le chef entretient avec la parole et les biens rares » (p. 15). « L'univers politique amérindien que je veux faire connaître à tous ceux qui aiment les découvertes exige de ma part une écriture capable d'animer les faits les plus anodins pour en faire ressortir la dimension politique » (p. 17).

Malheureusement, les bonnes intentions ne suffisent pas et l'auteur ne tient qu'imparfaitement ses promesses. En fait, le récit philosophique annoncé — dont Montesquieu, Diderot et Voltaire nous ont donné les plus beaux exemples — ne démarre pas vraiment. En lieu et place, l'auteur nous propose plutôt une nomenclature des activités qui ponctuent la vie dans les sociétés amérindiennes et il le fait d'une manière si éclatée que le lien n'est pas toujours assuré entre sections ou chapitres. De plus, les répétitions incessantes et lassantes, concernant, par exemple, les pouvoirs limités sinon illusoire du chef, ou l'explication du sens de cadeaux échangés ou offerts en manière d'expiation d'un crime ou en vue d'amorcer des négociations, rendent souvent pénible

la lecture et exaspèrent le lecteur quand elles ne le découragent pas.

Par bonheur, Jean-Marie Therrien utilise une langue simple et un style agréable qui n'ont rien du jargon scientifique même si je soupçonne, pour les raisons énumérées ci-haut, que son livre soit une version remaniée de sa thèse de doctorat. Enfin, l'iconographie sert bien le propos de l'auteur et elle est abondante.

Si, dans les 50 premières pages, l'auteur réussit à captiver notre attention et à nous apprendre des choses — mais peu, me semble-t-il, bien que je ne sois nullement un spécialiste de la question — il ne se permet pas de pousser très loin ses interprétations, se contentant surtout de nous donner de l'information. De ce point de vue, j'aurais appris bien davantage sur la civilisation et la mythologie amérindiennes en lisant *The Daughters of Copper Woman*, de la romancière canadienne Ann Cameron.

Parmi les chapitres qui auront le plus retenu mon attention pour leur beauté ou leur intérêt, je signalerai ceux qui concernent la « parole réparatrice », des chefs, agissant alors comme des médiateurs ou des ambassadeurs, la satisfaction des « désirs » de leurs commettants malades ou blessés dans leur dignité, et le « choc culturel » qu'aurait subi les nations amérindiennes au contact des Blancs. Le reste de l'étude se réduit à un exposé factuel qui n'incite guère à la réflexion et qui n'éclaire pas toujours le propos de l'auteur : je pense en particulier aux chapitres sur la négociation de la paix, sur les rites et les fêtes des morts et sur la guerre.

Tout compte fait, les plus beaux moments de ce livre, nous les devons à l'éloquence des chefs amérindiens passés maîtres en rhétorique : « C'est un démon qui a mis la hache dans la main de l'assassin. Est-ce toi, ô soleil, qui l'a poussé à un crime si fatal ? Pourquoi n'as-tu pas refusé ta lumière, afin que lui-même eût horreur de son crime ? Tu étais peut-être son complice. Non, certainement, car il marchait dans les ténèbres et ne savait pas où il portait son coup. Il pensait, ce malheureux, frapper un jeune Français, et il a frappé sa patrie d'un même coup et d'une plaie mortelle » (p. 120).

Je ne peux résister à l'envie de citer un autre extrait, tout aussi inoubliable, tiré cette fois de *La Vie quotidienne des Indiens du Canada*... où l'éloquence de l'Amérindien coupe littéralement le souffle :

« Ondessonk... / M'entends-tu du

pay des morts où tu as passé si vite ? / C'est toi qui as porté tant de fois la tête sur les échafauds des Agniers ; / C'est toi qui as été courageusement juché dans leurs feux, pour en arracher tant de Français ; / C'est toi qui as semé la paix et la tranquillité partout où tu passais ; / C'est toi qui as fait des fidèles partout où tu demeureras ; / Nous l'avons vu assis avec nous sur nos nattes du Conseil décider de la paix et de la guerre ; / Nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu es entré ; / Nos villages étaient trop étroits quand tu l'y trouvais, tant la foule était grande pour t'accueillir » (p. 165).

Assez étrangement, en parcourant rapidement ce dernier ouvrage publié en France, en 1967, et dont l'édition canadienne date de 1982, j'ai été étonné de rencontrer de nombreux passages qui ne différaient guère de ceux de M. Therrien en ce qui concerne, par exemple, l'explication du sens des cadeaux, les ambassades, les jeux et les fêtes, les cérémonies et les festins, les songes, les colliers de coquillages. S'il est vrai qu'il ne s'agit souvent que de simples éléments d'information et que les auteurs divergent parfois d'opinion lorsque vient le moment de tirer des conclusions de ces faits ou de les interpréter, il n'en reste pas moins gênant que Jean-Marie Therrien n'ait pas inclus cet ouvrage dans sa bibliographie pourtant fort longue (elle compte plus de 110 titres). D'autant plus gênant que M. Therrien se montre d'une minutie exemplaire lorsque vient le moment de donner les sources de ses citations, ce que, par ailleurs, MM. Douville et Casanova négligent de faire comme s'il s'agissait d'un détail insignifiant. Toutefois, leur description et leur analyse du « choc culturel » me paraissent plus complètes et mieux étayées que celles proposées par M. Therrien.

Puisque Jean-Marie Therrien cherchait à dessiner le « type idéal » du chef amérindien, n'aurait-il pu insister davantage sur les notions de rite et de mythe ? Son titre ne l'y invitait-il pas, dans la seule mesure où la parole joue un rôle essentiel dans le mythe qu'elle édifie en quelque sorte et répète par le rite, dans les sociétés dites primitives. N'aurait-il pas fallu traiter plus longuement des rapports entre la parole, le chant et la danse généralement associés aux cérémonies et aux festins ? L'auteur n'aurait-il pu et dû examiner de plus près le fait que le chef se dépersonnalise lorsqu'il se voit attribuer le



nom de sa tribu et du « pays » qu'elle habite, se fondant ainsi dans la collectivité qu'il représente, disparaissant en tant qu'individu ? S'il est, en effet, un personnage qui soit moins libre d'agir à sa guise, d'obéir à ses impulsions, de réaliser ses désirs et d'affirmer son indépendance, n'est-ce pas le chef ? Même sa parole ne lui appartient plus dès lors ; elle le dépossède plutôt de son « je » pour le projeter dans l'univers du mythe dont il est le dépositaire, le narrateur...

C'est peut-être d'une analyse stylistique et philosophique de la parole du chef qu'on en apprendrait le plus. Mais il faudrait, pour ce faire, se contenter d'étudier des traductions pour le moins approximatives et bien peu nombreuses.

En conclusion, M. Therrien re-

Suite à la page B-5

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 HEURES

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587

Champigny
UN JOUR OU L'AUTRE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

vendredi 13 février de 18h à 20h
SUZANNE JACOB
auteure de
La passion selon Galatée
Éditions du SEUIL

samedi 14 février de 14h à 16h
YVON RIVARD
auteur de
Les silences du Corbeau
Éditions du Boréal

vendredi 27 février de 17h à 19h
MICHEL BUTOR

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Vient de paraître chez
PAYOT

Judy Graham, Michel Odenot
Le zinc et la santé
Payot

Bien-être
159 pages 20,25
Une analyse des plus récentes recherches sur le zinc, comme clé de la compréhension de la santé.

Bernard Sergent
L'HOMOSEXUALITÉ INITIATIQUE DANS L'EUROPE ANCIENNE
Payot

Bibliothèque historique
297 pages 46,50
Dans l'Europe antique, l'homosexualité et sa nature initiatique en éducation.

Jayant V. Narlikar
Une gravitation sans gravité
Payot

Espace des sciences
199 pages 31,95
De la chute des corps jusqu'aux confins du monde, la gravitation impose sa loi, ici expliquée.

Stanley Greenspan
Le développement affectif de l'enfant
Payot

Bien-être
318 pages 34,95
Description d'une vie affective complexe se déroulant selon un processus ordonné qui peut être stimulé et guidé par les parents.

DIFFUSION RAFFIN
7870 FLEURICOURT, ST-LÉONARD, P.QUÉ.

SOLDES

ANNUEL LEMÉAC

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

Tous les "Que sais-je?" à 40% de réduction

Des milliers de formats de poche à 0,99\$

Promotion en vigueur jusqu'au 28 février 87

LEMEAC LIBRAIRE
371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tél.: (514) 273-2841

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

Numéro spécial de RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES, 3-1986

Louise Corriveau
Tensions et tendances dans les cégeps aujourd'hui

Vincent Lemieux et Pierre Joubert
Administration, politique et collégialité: les modes de gouverne dans les cégeps

Pierre W. Bélanger et Paul Beland
L'impact de la pédagogie sur les apprentissages: le cas de Limoulin

Louise Lacour-Brossard
Les étudiants en sciences humaines

Pierre Chenard
Le passage du cégep à l'université

François Vaillancourt et Irène Henriques
La rentabilité des études collégiales.

Jean-Paul Desbiers et Jean Gould
De l'école des frères au cégep.

Comptes rendus d'ouvrages sur les cégeps

en vente dans toutes les bonnes librairies, seulement 6 \$

Individu 15 \$
étudiant 9 \$
inclure une photocopie de la carte d'étudiant

ABONNEMENT (3 NUMÉROS)

Écrire lisiblement vos nom et adresse et y joindre un chèque ou un mandat à l'ordre de Recherches sociographiques/Université Laval.

ABONNEMENT
Recherches sociographiques
Faculté des sciences sociales
Université Laval
Québec G1K 7P4

NOM _____
ADRESSE _____
Téléphone (418) 656-2438 _____

CODE POSTAL _____

LE DEVOIR CULTUREL

LE FEUILLETON

Un certain Alexis Pechkov, dit Maxime Gorki

LISSETTE MORIN

* Henri Troyat, Gorki, Flammarion, 260 pages.

HENRI TROYAT ajoutait deux titres à la liste considérable de ses ouvrages, au cours de l'année 1986. Il a peut-être fait déjà mieux... Tout le monde sait que Troyat, qui mène une double carrière de romancier et de biographe, n'est pas avare de sa prose. Qu'il écrit tous les jours, qu'il ne fait même que cela, cette passion lui ayant valu, dans certains milieux parisiens, une réputation douteuse : celle de tacheur des lettres.

Donc, l'année dernière, on aura pu lire, de Troyat, une oeuvre mineure : *A demain, Sylvie*, petit roman qui faisait suite à *Viou*, qui était de l'année 1980. Cette oeuvre, que l'auteur présentait comme « le ravissement et le malheur d'avoir quinze ans », se lisait dans une courte soirée mais ne méritait certes pas qu'on lui consacra un feuilleton. Par contre, la biographie de Maxime Gorki, qui a profité d'une excellente critique, dont un grand « papier » de Claude Roy, dans *Le Nouvel Observateur*, est la sorte de réussite qui décourage les mauvaises langues et refait une « virginité » à un biographe qui, jusque-là, semblait plus intéressé à raconter la vie des tsars (et d'une tsarine) et celle d'écrivains de bonne extraction que l'histoire d'un vagabond, un vrai *moujik* comme le fut de naissance Alexis Pechkov, en littérature Maxime Gorki. Gorki, nous apprend Troyat, veut dire l'amer, en russe, alors que Pechkov se traduit par pion.

Première observation : en retrouvant *Ma vie d'enfant*, que je conserve précieusement dans une petite collection d'autrefois intitulée « Les meilleurs livres français », chez Calmann-Lévy, je me suis souvenu qu'on donnait à lire cette assez terrible enfance, d'un petit Russe battu, humilié, condamné au travail à huit ans, aux enfants des écoles de mon enfance. Et que, petits écoliers comme toute privilégiés, qui mangeaient à leur faim et ne souffraient pas, sauf exception, de sévices corporels à la maison, nous lisions *Ma vie d'enfant*, qui s'appelle aussi *Enfance*, dans d'autres traductions, comme un petit roman. Sans trop le différencier de *Sans famille*, d'Hector Malot, ou d'*Un bon petit diable*, de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, donc elle aussi russe d'origine.

Lire le Gorki, d'Henri Troyat, c'est prendre conscience que le petit Alexis, devenu un romancier illustre, vivant à Capri, dans une ravissante villa, qui aurait pu adoucir son exil, s'était souvenu de son enfance... sans rien inventer. Pas plus, d'ailleurs, que dans *En gagnant mon pain* ou dans *Mes universités*. Biographe, non pas critique littéraire, l'auteur précise que tout en admirant ses illustres aînés, en éprouvant une véritable amitié pour Tchekhov, Gorki ne leur ressemblait guère. Son oeuvre fut, à des degrés divers, et selon des théories qui susciteront la réprobation et de virulentes critiques, de la part de

ceux qui se déclaraient de « vrais » révolutionnaires, Lénine en tête, son oeuvre entière fut, souvent avec naïveté, un acte de dévotion envers les masses laborieuses.

Les qualités éminentes de Troyat biographe se retrouvent dans ce Gorki. Toujours fidèle à consulter les masses de documents qui lui permettent d'étayer sérieusement son travail, l'auteur de ce très beau Gorki précise que la plupart des ouvrages qu'il a consultés étaient des « livres en russe ». D'où l'occasion de signaler cette autre particularité d'un écrivain, toujours familier avec la langue de ses parents, mais qui n'est jamais retourné en Russie. Écrivain authentiquement français (d'ailleurs de l'Académie française depuis fort longtemps) Troyat, tout en consacrant une large partie de son oeuvre à des auteurs russes dont le style, le tempérament, les excès de langage sont aux antipodes de son écriture claire, concise et mesurée, donne à voir et à comprendre le tempérament bouillant de ses personnages.

Rien n'est dissimulé, dans la biographie de Gorki, des contradictions de l'auteur des *Bas-Fonds* et des *Vagabonds*. Ce qu'il apprendra aux lecteurs, plus familiers avec les oeuvres qu'avec l'homme, c'est le comportement de Gorki, avant, pendant et après la Révolution : ses rapports ambigus et déconcertants avec les successeurs de Lénine, avec Staline pendant la dernière partie de sa vie où il fut le chantre officiel du régime. On réapprend, grâce au « reporter » extrêmement efficace qu'est Troyat, les événements qui marquèrent la fin du tsarisme, les émeutes sanglantes et les répressions, lors de l'installation de la Douma : bref, tout ce qui devait préluder au *goulag*. Que Gorki visita en pleurant parce que son ami Iagoda lui avait décrit la vie idyllique des déportés.

Tous les chroniqueurs ont tenu à citer la conclusion, froide et laconique, que donne Henri Troyat à son Gorki. Je ne fais pas exception à la règle : « La mort du plus grand écrivain soviétique avait paru à Staline un excellent prétexte pour dramatiser le débat (il faut lire le procès de ses ennemis). Rien n'électrise mieux les foules que la référence à un cadavre illustre. Ainsi, même par-delà le tombeau, Gorki, le naïf, l'intransigeant, le fidèle, continuait à servir le régime. »

Il faut louer, en terminant, l'iconographie du Gorki d'Henri Troyat. Elle est merveilleusement éloquent et donne, de Gorki, de sa famille, et de ses lieux successifs de résidence et d'exil, une idée fort exacte.

François Hébert, moraliste sans morale

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN ROYER

* François Hébert, *L'Homme aux maringouins*, récit, Québec, éditions du Beffroi, 130 pages.
* François Hébert, *Le Dernier Chant de l'avant-dernier dodo*, avec quatorze dessins d'Anne-Marie Samson, Montréal, éditions du Roseau, collection « Garamond », 145 pages.

L'HOMME aux maringouins m'apparaît comme le récit d'un plaisantin. Ce livre devient exemplaire de toute une littérature, québécoise et imbuable, qui voudrait s'écrire sous les airs féminins d'une tragédie de Sophocle et qui, pourtant, se donne à lire comme les mâles *fridolines* d'un Gratiien Gélinas. Quand un auteur se prend pour un dieu, le peuple des lecteurs, ses victimes, peut bien se demander quels maringouins l'ont piqué !

Vous m'avez bien lu mais je plaisante. Je ne vais pas vous servir une critique en forme de pamphlet comme les affectionnait tant François Hébert dans nos pages. Je veux simplement vous signaler que son livre n'est pas à lire autrement que pour se faire une bonne blague quand on a du temps de trop. On attendait plus et mieux d'un récit qui s'annonçait sous la belle jaquette du Beffroi avec un détail du *Péché originel* de Jérôme Bosch tel qu'on peut l'admirer au grand complet au musée du Prado à Madrid.

Le peintre de François Hébert concerne sans doute notre société — j'entends celle des hommes — mais avec une telle évidence qu'on n'en rit plus, qu'on n'en pleure même pas. L'histoire ? Un pêcheur amusé, au bord d'un lac dans les Laurentides, est pris pour un dieu par une nuée de maringouins qui se posent des questions métaphysiques. Celle de François Hébert pourrait se lire ainsi : les maringouins échapperont-ils à l'image qu'ils se font de ce dieu ?

J'ai lu ce récit depuis quelques heures déjà et je ne me sens pas du tout « changé », ni plus ému de ma lecture. Le livre ne m'a pas touché et j'ai peut-être tort. Après tout, je ne suis qu'un lecteur isolé parmi vous !

A cet aimable bavardage de François Hébert s'ajoute un chapitre qu'il a intitulé « Étymologie », où sont cités des auteurs qui ont déjà porté en exemples insectes et poissons : Cicéron, Diderot, Réjean Ducharme et d'autres, sans oublier notre écrivain de tourisme Guy Deshaies. Mais l'« étymologie » que je préfère à l'histoire de François Hébert, c'est cette citation qu'il tire de Cioran : « Que

Le dernier chant de l'avant-dernier dodo



resterait-il de nos tragédies si une bestiole lettrée nous présentait les siennes ?

Aux éditions du Roseau, on a eu plus de flair littéraire qu'au Beffroi. Alexis Lefrançois a eu raison d'inaugurer sa collection « Garamond » avec un recueil de fables du même François Hébert. *Le Dernier Chant de l'avant-dernier dodo* est un ouvrage réussi. Il réunit des fables, des allégories et des textes plutôt poétiques qui, classés selon leur thématique, nous renvoient les images d'un monde qui nous ressemble joyeusement.

Dans ce livre, François Hébert retrouve la grande tradition des moralistes mais avec le souci d'imaginer notre monde le plus librement possible. Bien sûr, vous reconnaîtrez



L'AGENCE DU LIVRE FRANÇAIS

a le plaisir d'annoncer la nomination de Mme Louise Cholette à titre de Directrice Commerciale.

L'agence du Livre Français est une maison réputée pour son fonds universitaire et son service rapide auprès des collectivités.

bien vite le lion, le rat et même l'homme des fables d'Ésope et de La Fontaine mais vous les verrez s'émoouvoir sous des formes plus contemporaines. Par exemple, lisez celle-ci, intitulée « Les temps modernes » : « Épuisée par un long labeur, la fourmi stressée, posée sur un cachet d'aspirine qu'elle doit maintenant commencer à grignoter, ouvre la télévision et que voit-elle, si ce n'est la cigale dans son plus récent vidéo-clip ? »

Le ton des textes change selon les thèmes et les personnages et il faut dire que François Hébert maîtrise son propos avec un amusement continu pour notre plus grand plaisir de lecture et de réflexion. D'autant que le moraliste, ici, se contente de dessiner le monde sans le juger. Le fabuliste moderne n'ajoute pas la leçon de morale à son regard amusé et c'est au lecteur de tirer ses propres

conclusions, aidé en cela, d'ailleurs, par les dessins très drôles d'Anne-Marie Samson.

Quand le sourire et le rire sont réussis en littérature, cela allège enfin et la nourrit. L'humour de François Hébert nous redonne confiance en la suite du monde et nous fait croire de nouveau que, de livre en livre, nous finirons bien par atteindre un jour les rives du grand fleuve Maturité. François Hébert, en poursuivant son oeuvre d'observateur malin et de fin causeur, nous emporte dans un courant trop oublié de notre littérature.

Je n'hésite donc pas à classer « pour tous » et même « pour toutes » ce recueil de fables où il est suggéré de rire avant d'en arriver au « dernier chant de l'avant-dernier dodo », c'est-à-dire au chant désespéré de celui qui sait qu'une langue meurt avec l'avant-dernier qui la parlait.

EN RAPPEL
JOSÉE YVON
MAÎTRESSES-CHEROKEES
(roman)



«...dans cette geste des bas-fonds, la poésie est là : on n'y résiste pas.»

Michèle Bernstein, LIBÉRATION

«Livre fort, puissant, déconcertant d'une auteure qui habite au plus profond de son oeuvre.»

Louise Gareau-Desbois, LA VIE EN ROSE

«Je ne veux pas que de tels personnages existent, ils me repoussent carrément... et, pourtant, la lecture de MAÎTRESSES-CHEROKEES m'a marqué.»

Stéphane Lépine, LE DEVOIR

VLB ÉDITEUR et LE CASTOR ASTRAL

En vente dans toutes les bonnes librairies et chez VLB Éditeur, 4665 rue Berri. 524-2019

Jacques Bertin

FELIX LECLERC

Le Roi Heureux



Jacques Bertin

FELIX LECLERC

Le Roi Heureux

biographie arlea



320 pages — 24,95\$

biographie

arlea

La première biographie autorisée sur Félix Leclerc

«Félix Leclerc, c'est l'inspiration et le souffle incarnés... La vie et l'oeuvre de cet homme "dépareillé" sont comme une merveilleuse assurance-fierté.

Merci pour cette biographie qui nous fera mieux connaître Félix.»

Roch Poirier

Suzanne Jacob

La passion selon Galatée



Suzanne Jacob

La passion selon Galatée

roman

240 pages

19,95\$

Dans l'âme de Galatée, toute une panoplie de cicatrices. Comme des tatouages. Plongée dans un «western mythologique», Gala se débat afin d'assurer sa survie. Elle cherche farouchement à être séduite.

«Gala ou Galatée. Du réel à l'imaginaire et jusque dans la folie, voilà une femme qui ne laisse sur-tout pas indifférente. (...) Suzanne Jacob a l'art de nous garder en haleine jusqu'à la fin.»

Anne-Marie Voisard / Le Soleil

«(...) des phrases courtes, un style direct, dépouillé, mais qui dit toujours l'essentiel. Et puis une force de prospection qui lui permet de mettre à nu ses personnages dans leurs motivations qu'ils pourraient croire les plus secrètes.»

André Gaudreault / Le Nouvelliste

S E U I L

VIENT DE PARAÎTRE LIBERTÉ 169

LIBERTÉ 169



André Bellet

février 1987 5\$

avec nos chroniques habituelles...

COMMANDE:

Je désire un exemplaire du no. 169 (5\$)..... ☐

je désire m'abonner (6 numéros, 20\$)..... ☐

NOM.....

ADRESSE.....

CODE POSTAL.....

Envoyer à LIBERTÉ, CP 399, succ. Outremont, Montréal, H2V 4N3

Prochain numéro: spécial sur la langue (101!)

Ronald
Ro-

LE DEVOIR CULTUREL

« L'Anticoste » et « Noir et blanc »

Du cinéma d'observation

FRANCINE LAURENDEAU

L'ANTICOSTE, réalisé par Bernard Gosselin et produit par l'Office national du film, s'inscrit dans la grande tradition du cinéma ethnographique illustrée par Jean Rouch, Pierre Perrault, Michel Brault. Le documentariste ne se contente pas d'impressions hâtives. Il s'installe chez les gens qu'il veut filmer. Il apprend à les connaître, il les habitude à la présence de la caméra, il se fait oublier. Et il nous livre des images qui cernent la vérité profonde de son sujet.

On comprend que Bernard Gosselin, dont les films inventorient les métiers traditionnels et explorent nos racines terriennes, se soit intéressé à l'île d'Anticosti. La nature y est belle et intacte. Isolée du continent, la société anticostienne a conservé sa personnalité propre, façonnée par une histoire tout à fait singulière, émergeant à peine d'un régime littéralement féodal.

Car Anticosti fut donnée en fief et seigneurie à Louis Jolliet par le roi Louis XIV, en 1680. Après cette première colonisation, l'île retombe plus ou moins dans l'oubli. Cimetière marin ou pays de cocagne, les légendes couraient. Anticosti fut vendue et revendue à des sociétés qui n'arrivèrent pas à l'administrer convenablement. Jusqu'au jour où, de nouveau, elle connut son seigneur.

À 42 ans, Henri Menier, multimillionnaire, « roi du chocolat en France », rêve de s'acheter une île. Son choix tombe sur Anticosti dont il devient le maître absolu en 1895. Jusqu'à sa mort, en 1913, il fait prospérer son royaume où il construit un village doté d'un hôpital, de routes, d'un chemin de fer, d'une ligne téléphonique, d'un port et d'une immense jetée. Il importe des chevreuils en grande quantité et élimine pratiquement les féroces moustiques en inondant le territoire de grenouilles, pour ne citer que ces deux interventions écologiques.

Dans la munificence de sa villa de quatre étages et 30 chambres, il reçoit ses amis au paradis de la chasse et de la pêche. Mais la dynastie Menier fait long feu. L'île sera cédée à des sociétés qui exploitent ses ressources forestières. C'est ensuite l'État québécois qui se porte acquéreur d'Anticosti. Et, aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est seulement depuis 1983 que les habitants d'Anticosti peuvent être, chez eux, citoyens à part entière, propriétaires et non plus, en quelque sorte, métayers.

Le film de Bernard Gosselin est donc d'abord une passionnante leçon d'histoire, racontée par d'authentiques témoins dont Antoine Lelièvre est certainement le plus coloré, le plus attachant. On regrette qu'il n'y ait pas davantage d'archives et de souvenirs sur le règne d'Henri Menier dont l'aventure anticostienne pourrait à elle seule faire l'objet d'un long métrage.

La caméra suit le rythme des saisons, nous initie aux joies de la chasse au chevreuil et de la pêche au saumon, nous fait découvrir les beau-

tés insoupçonnées d'une nature qui a gardé sa pureté d'origine. Et, surtout, elle regarde les hommes et les femmes qui vivent à Port-Menier, elle les écoute avec amitié.

Le tournage est sobre et reposant. Bernard Gosselin fuit l'esbroufe et la poudre aux yeux. Surtout, il ne pousse pas ses personnages dans la voie tentante du cabotage. Mais il y a des temps faibles et des répétitions. La leçon de pêche au saumon d'un père à son fils et les scènes de chasse au chevreuil m'ont semblé inutilement longues. Comme si le cinéaste, très près de son sujet, avait du mal à prendre une certaine distance.

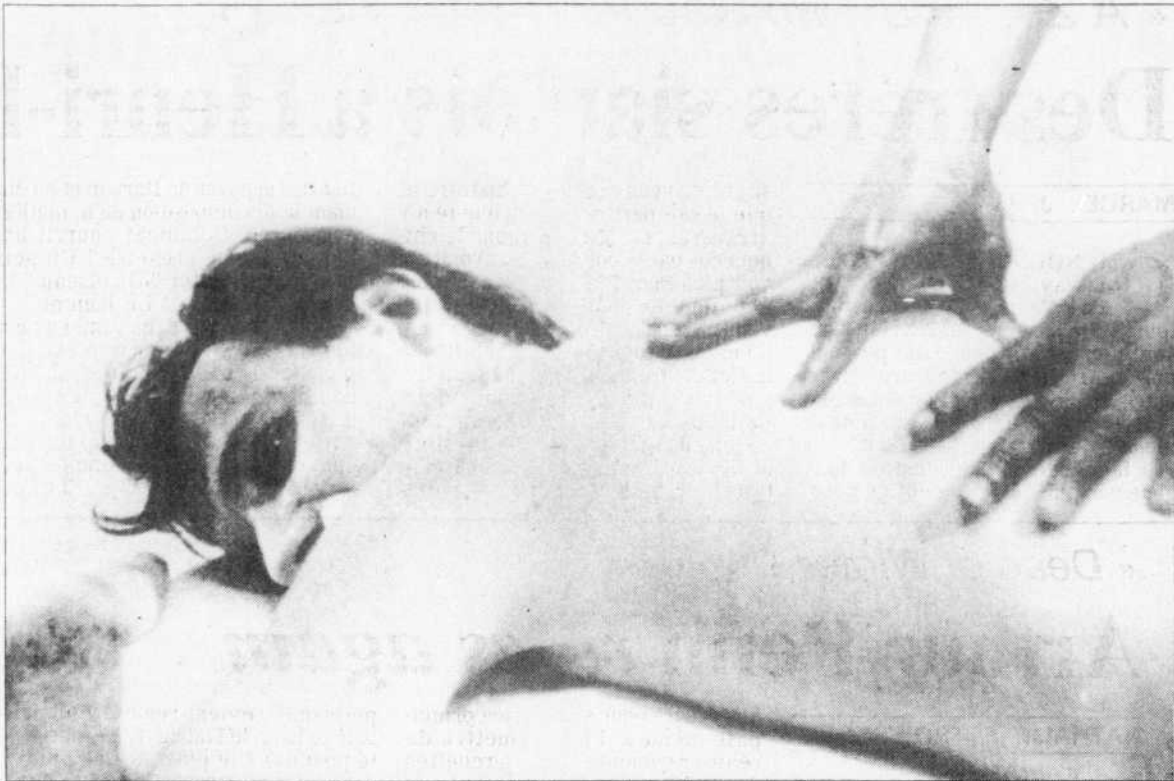
À chacun des réalisateurs présents aux prochains « Rendez-vous du cinéma québécois », on a posé la question : « Quelle est votre première préoccupation lorsque vous faites un film ? » La réponse de Gosselin est limpide : « Me faire des amis. » Mais dans le respect d'une scrupuleuse éthique professionnelle. Il ne faudra pas oublier de citer L'Anticoste au débat intitulé « L'éthique dans le documentaire » qui aura lieu à ces mêmes Rendez-vous. (Le film sera projeté en première à la Cinémathèque, le mardi 10 février à 21 h 30 et le lendemain à l'Outremont, à 19 h.)

Également à l'Outremont, un éton-

nant premier long métrage qui se méritait la Caméra d'or au dernier Festival de Cannes. *Noir et blanc*, de la réalisatrice française Claire Devers, est un film tourné à très petit budget, en noir et blanc justement, le vrai film d'auteur même si l'idée est plus ou moins inspirée d'une nouvelle de Tennessee Williams, *Le Masseux noir* (sur laquelle je n'ai pas réussi à mettre la main).

Antoine, un jeune comptable (Francis Frappat), mène une vie calme et équilibrée auprès d'une compagne maternelle qui prend pour lui toutes les décisions. Sa maison l'enferme un jour mettre en ordre la comptabilité d'un centre sportif. Minutieux, il découvre bien des négligences, pour ne pas dire des irrégularités. Pour distraire son attention, le directeur du centre lui propose de profiter des installations. Comme il arrive à peine à faire bouger un appareil de musculation, on lui conseille plutôt des massages qui détendront son corps noué.

Dominique (Jacques Martial), puissant masseux noir, lui broie les muscles sans ménagement, dès la première séance. Antoine n'a pas un mot de protestation. Au contraire, on comprend peu à peu que ces exercices sont pour lui une révélation. Il poursuit et fait peut-être même traîner son auscultation des livres du centre, résiste avec agacement aux



Francis Frappat (et les mains de Jacques Martial) dans *Noir et blanc*, de Claire Devers.

avances d'un collègue, s'éloigne de sa femme et s'abandonne chaque jour davantage au traitement de plus en plus rigoureux que lui fait subir Dominique. Jusqu'à l'ultime délivrance.

Claire Devers ne partage visiblement pas l'obsession de son personnage. Elle l'observe, fascinée. Ce n'est donc pas un film pour sado-masochistes. Rien de brutal ni de cho-

quant n'est montré, l'aventure est surtout intérieure. « J'étais trop timide... ou plutôt sans curiosité, et sur moi-même je ne savais rien », dit Antoine dans un des rares monologues qui semblent avoir été ajoutés après coup pour éclairer le spectateur qui n'aurait pas compris.

L'économie de moyens n'est pas sentie ici comme une restriction. Elle confère à *Noir et blanc* une pu-

reté et une unité de ton qu'il ne faudrait pas confondre avec sécheresse ni même austérité. L'image est éloquente, le son plus encore. Les mains sur la peau, les soupirs, le cri final. La réalisatrice a su trouver, dès son premier film, un style personnel et une façon originale de raconter une histoire qui aurait pu être triviale. (À l'Outremont jusqu'au 12 février, au Laurier du 13 au 26 février.)

"Bonnaire" miraculeuse!
"Azema" extra! et "Piccoli" fortissimo!

—LIBERATION

Ce film inspiré
grâce à ses interprètes,
une réussite
exceptionnelle

—TELERAMA

Sandrine Bonnaire
est admirable et
admirablement filmée, puissante
et belle, qui s'impose comme la
meilleure actrice
française
de sa génération.

—LE MONDE

Un film de Jacques Doillon

LA PURITAINE

Sandrine Bonnaire, Michel Piccoli, Sabine Azema

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

ELYSEE 1 Sam Dim 1:40-3:30-5:20-7:10-9:05 Sem 7:10-9:05

Alexis

et les voleurs

SAINT-TROPEZ (France) (AFP) — La résidence que possède sur la Côte d'Azur l'actrice américaine Joan Collins, héroïne du feuilleton *Dynasty*, a été visitée en son absence par des cambrioleurs qui ont emporté des objets pour un montant global de 100,000 francs (environ \$ 17,000), a-t-on appris hier de source policière.

L'actrice, alias Alexis Carrington, qui possède depuis un an une maison dans le village lacustre de Port-Grimaud, près de Saint-Tropez, a découvert le vol jeudi lors d'une brève visite sur la Côte d'Azur. Du matériel tels des téléviseurs, magnétoscope, téléphone portatif avaient notamment été dérobés. Elle a déposé plainte avant de repartir pour Hollywood.

NOIR ET BLANC

UN FILM DE CLAIRE DEVERS

LA VALSE DES TITRES
DANS LA PRESSE:

«CHÉRI FAIS MOI MAL.»
SUPER
Tele

«COUP DE MAÎTRE.»
Télérama

«DESCENTE AUX ENFERS.»
PREMIÈRE

«UN PREMIER FILM
À MASSAGE.»
7.8 Paris

«NOIR ÇA DÉRANGE,
BLANC ÇA SÉDUIT.»
le point

«TOUS LES COUPS SONT
DANS LA NATURE.»
GAI PIED

«LA MAIN DE MASSEUR.»
Libération

Du 6 au 12 fév. à 9h30
OUTREMONT

1248, rue Bernard Ouest • 277-4145 ou 277-2001

Les **RIDOUX**
soviets
arrivent
très
bientôt!

TWIST
AGAIN
MOSCOW

PHILIPPE
NOIRETOV
et les
camarades

Un succès phénoménal

OSCAR 87
Nominations
meilleur film
étranger

CÉSAR 87
9 nominations
meilleur film
meilleur acteur
meilleure actrice
meilleur réalisateur
etc...

372
LE MATIN

Un film de JEAN-JACQUES BEINEIX

ÉLYSÉE
35 MILTON 842-6053

ELYSEE 2 Sam Dim 1:45-4:15-7:00-9:20 Sem 7:00-9:20

AVEZ-VOUS VU?
LE FILM ÉVÉNEMENT
19^e SEMAINE!

Montand Depardieu Auteuil

JEAN de FLORETTE

CAPITOL 12:05-2:20-4:40-7:00-9:20
888 STE CATHERINE E. 840-0041

LAVAL 12:05-2:20-4:40-7:00-9:20
CENTRE LAVAL 686-7770

VERSAILLES 12:05-2:20-4:40-7:00-9:20
PLACE VERSAILLES 353-1080

Capitol 12:05-2:20-4:40-7:00-9:20
Laval 1-Versailles 6 Sam Dim 12:05-2:20-4:40-7:00-9:20 Sam Couche tard 11:35
Sem 7:00-9:20

Le PARISIEN
480 STE CATHERINE O. 846-3856

12:05 — 2:20 — 4:40 — 7:00 — 9:20

DOLBY STEREO
avec la participation de
CKAC 97.3

JEAN ZALOUM et LES PRODUCTIONS KARIM présentent

LE FILM ÉVÉNEMENT CONTINUE...

Yves Montand Daniel Auteuil Emmanuelle Béart

un film de **Claude Berri**

d'après l'oeuvre de **Marcel Pagnol**

MANON des SOURCES

AUCUN LAISSEZ-PASSER avec **HIPPOLYTE GIRARDOT · ELIZABETH DEPARDIEU**

adaptation CLAUDE BERRI et GÉRARD BRACH musique composée et dirigée par JEAN-CLAUDE PETIT
producteur exécutif PIERRE GRUNSTEIN producteur associé ALAIN POIRÉ

Le PARISIEN
480 STE CATHERINE O. 846-3856

12:05 — 2:20 — 4:40 — 7:00 — 9:20

DOLBY STEREO
avec la participation de
CKAC 97.3

JEAN ZALOUM ET LES PRODUCTIONS KARIM présentent

LE FILM/ÉVÉNEMENT — EN NOMINATION POUR 9 CÉSARS!

LE DEVOIR CULTUREL

« A Zed and Two Naughts » et « Henri »

Des frères siamois à Henri-le-trotteur

MARCEL JEAN

OÙ NOUS mène Peter Greenaway avec son *A Zed and Two Naughts* (Z.O.O.) ? Par tout. Nulle part. Toutes les réponses sont bonnes, tant son film permet une multiplicité de lectures. Risquons-en quand même une qui serait plus audacieuse : disons qu'il nous mène à la mort.

À la mort de qui ? Question dange-reuse, puisqu'elle m'oblige à es-

sayer de vous raconter l'histoire et que je sais pertinemment que je n'y arriverai pas. Mais prenons le rhinocéros par la corne et essayons d'y voir plus clair. D'abord, il y a la mort accidentelle de deux femmes, sur-venue dans une *Mercury Cougar* qui, à l'encontre de toute probabilité, a malencontreusement heurté un cygne. Les maris de ces femmes, deux jumeaux, ex-siamois, tenteront tout au long du film de percer le mystère de la vie en visionnant des documen-taires sur les huit stades de l'évolu-

tion des espèces de Darwin et en étu-diant la décomposition de la matière organique. Comment pourrait une pomme ? Une crevette ? Un pois-son ? Un alligator ? Un oiseau ? Un chien ? Un zèbre ? Un homme ?

Voilà donc nos deux jumeaux éla-borant un système complexe per-mettant de photographier, une fois par seconde et pendant des jours, des carcasses d'animaux morts. De cette façon, ils obtiennent un mou-vement (celui de la décomposition) s'inscrivant dans le temps. Et qu'est-

ce que c'est, un mouvement s'inscri-vant dans le temps ? Vous l'avez de-viné : c'est du cinéma. Du véritable cinéma, fait à partir du mouvement des natures mortes.

Pas étonnant, donc, si ses person-nages ont de telles occupations, que Greenaway lui-même fasse du ci-néma comme on peint une nature morte. Greenaway oppose son sens de la composition au désordre, la perfection des structures achevées au bouillonnement de la nature (quitte à utiliser les structures que la nature elle-même lui offre : la théo-rie de l'évolution des espèces). Contre l'anarchie se dresse donc la sy-métrie, une symétrie que tout (ce qui vit) menace, à tout instant. C'est ici qu'il est à propos de parler du per-sonnage interprété par Andréa Fer-réol, la conductrice de l'auto dans la-quelle ont péri les deux femmes. Fer-réol a perdu une jambe dans l'acci-dent et elle n'hésitera pas à se faire couper l'autre jambe pour redevenir symétrique et ainsi former la paire avec un cul-de-jatte du nom de Phi-lippe Arc-en-Ciel.

L'obsession de la symétrie, du dou-ble, hante tous les aspects du cinéma de Greenaway, de la photographie maniérée et splendide de Sacha Vierny à la musique évolutive et ob-sédante de Michael Nyman. À tra-vers la recherche de la symétrie passe l'essentiel du propos de Gree-naway, propos qui concerne la diffi-cile re-mise en forme de l'univers et qui débouche sur un constat d'échec prévisible puisque inévitable.

C'est ainsi qu'à la fin, les jumeaux échouent lorsqu'ils décident de se suicider et de filmer leur propre dé-composition (geste dérisoire puis-qu'ils sont les seuls à s'intéresser à ces vaines expériences et qu'ils n'en connaîtront jamais les résultats). Ce sont des escargots, forme de vie élé-mentaire, qui viendront à bout du système. Du même coup, on voit la vie, dans l'une de ses plus simples ex-pressions, venir à bout du cinéma, à bout de l'inscription sur pellicule du mouvement de la mort.

Drôle de constat pour un drôle de film. Greenaway, peintre avant d'être cinéaste, nous offre un film difficile à aimer mais terriblement fascinant. *A Zed and Two Naughts*, dans toute sa morbidité et sa beauté, est aussi stimulant pour l'esprit qu'il peut être agaçant pour les âmes sen-sibles. (Au Cinéplex.)

Cinquième réalisation de François



Z.O.O. (A Zed and Two Naughts), de Peter Greenaway.

Labonté, *Henri* est un film d'une grande simplicité. Un sujet simple et une forme simple (tout le contraire du dernier Greenaway). Un sujet qu'on résume rapidement en disant qu'il s'agit de l'histoire d'un ado-lescent qui tente tout ce qu'il peut pour réunir sa famille qui s'effrite, après la mort de sa mère. Une forme qu'on résume tout aussi facilement en di-sant qu'elle vise l'efficacité en étant directe et limpide, sur le modèle des productions Disney pour adoles-cents.

François Labonté ancre solide-ment son histoire dans la réalité d'un petit village, inscrivant les actions de ses personnages dans des lieux fa-miliers : la polyvalente, l'autobus scolaire, le garage, l'hôpital, la maison familiale. Une fois ces lieux bien définis, Labonté donne vie au village avec une série de person-nages secondaires clairement ty-pés : le méchant directeur d'école, la gentille institutrice, le bon garagiste, le chauffeur d'autobus bon enfant. C'est donc au cœur de cette réalité bien tangible que s'inscrivent les ex-ploits d'Henri. Le temps d'une scène, ces exploits défient toute vraisem-

blance (la course contre l'autobus) mais c'est sous sa taille d'adolescent qu'Henri-le-trotteur remporte sa vic-toire finale.

On comprend qu'un tel genre (ce-lui de l'épique pratiqué au ras du sol) a ses limites et que celles-ci dési-gnent un produit moyen, générale-ment télévisuel. Un produit dont les Américains sont friands et dont la réussite est une question de bon do-sage (moitié psychologie, moitié ac-tion). François Labonté atteint les li-mites qu'il s'impose, avec cela de plus que ses acteurs rehaussent la valeur de l'ensemble. Il y a, en effet, quelque chose qui passe dans le triangle composé d'Éric Brisebois (Henri), Marthe Turgeon (l'institu-trice) et Lucie Laurier (la petite sœur). Quelque chose d'assez fort qui nous vaut trois ou quatre bonnes scènes comme celle où Henri va se réfugier chez l'institutrice.

C'est surtout cela qui nous reste d'*Henri* : le talent désormais con-firmé d'Éric Brisebois, qu'on avait vu dans *Pouvoir intime*, et l'envie de revoir plus souvent Marthe Turgeon, déjà remarquable dans le rôle de l'actrice dans *La Femme de l'hôtel* de Léa Pool.

« Dead of Winter »

Arthur Penn rides again

NATHALIE PETROWSKI

SUR L'AFFICHE, un oeil écar-quillé, horrifié, jaillit du noir pour se heurter contre les let-tres majestueusement blanches du titre : *Dead of Winter*.

Un seul coup d'oeil suffit au spec-tacle pour comprendre qu'il a af-faire à un film d'horreur, que la mort sera au rendez-vous et que les frissons seront fournis avec le *pop-corn*. Il suffit pourtant de regarder en bas de l'affiche, dans le fouillis du générique, pour reconnaître le nom d'Arthur Penn, célèbre réali-sateur américain qui, après *Bonnie and Clyde* et *Little Big Man*, a dis-paru dans la brume, émergeant de temps à autre avec des films de sé-rie B.

Dead of Winter, tourné au creux de l'hiver ontarien, dans une sorte de manoir lugubre, tapissé d'ours empaillés, est nettement supérieur à un film de série B. C'est un *thriller* psychologique, minutieusement construit pour glacer le sang du spectateur sans forcément passer par des effets spéciaux ni des monstres en caoutchouc mou pour y arriver. Au centre de cette his-toire d'otage, de chantage et de ter-reur psychologique, le réalisateur introduit le personnage d'une jeune actrice (Mary Steenburgen) par la-quelle il va régler ses comptes avec le métier schizophrène d'acteur. Car le thème de l'acteur et de son dédoublement est au cœur du film, lequel, soit dit en passant, ne sera

pas tendre pour son actrice princi-pale même s'il lui permettra de réaliser quelques belles pirouettes dramatiques en lui confiant trois rôles au lieu d'un.

L'actrice dans *Dead of Winter* commence sa descente aux enfers lors d'une audition pour un rôle mi-neur, où elle apprend qu'elle res-semble comme deux gouttes d'eau à une actrice qui vient d'abandon-ner un tournage. Voudrait-elle la remplacer ?

L'actrice n'hésite pas, quitte sur-le-champ son mari, qui a la jambe dans le plâtre, et l'appartement modeste qu'ils partagent, pour vo-ler à l'aventure. L'aventure, il va de soi, sera pavée d'embûches, dont une formidable tempête de neige qui bloque les routes, coupe les li-gnes téléphoniques et confine l'ac-trice, le directeur du *casting* et le supposé producteur, un vieux monsieur en chaise roulante, trop gentil pour ne pas être suspect, dans le manoir maudit.

Pendant la première heure du film, tout ce beau monde se joue la comédie en multipliant les sourires polis et obséquieux. Puis le vernis des apparences commence à cra-quer, les masques tombent et l'ac-trice comprend qu'elle est tombée dans un piège, qu'il n'y a pas de film et que son rôle consiste à masquer le cadavre d'une fille dont on ne sait trop ce qui lui est arrivé sinon qu'elle a perdu un doigt en même temps que la vie.

Le thème de la mutilation phy-sique qui conduit à une forme d'im-

puissance revient régulièrement tout au long de l'intrigue. Le mari a le pied dans le plâtre et ne peut donc voler au secours de sa femme. Elle-même perdra un de ses pré-cieux doigts. Quant au vieux pro-ducteur, il passe le film dans l'im-puissance d'une chaise roulante, as-sisté par son aide de camp, une sorte de psychopathe qui n'attend que le signal du maître pour poi-garder tout ce qui bouge.

L'interaction des personnages, le glissement de leur relation cordiale dans la peur et la paranoïa, tout cela est mené de main de maître, même si certaines ellipses vien-nent miner la crédibilité de l'his-toire.

Mais le plaisir du film vient de l'atmosphère trouble et lourde, du malaise des lieux, de la musique tristement macabre, de l'hiver omniprésent, omnipuissant, qui piège les personnages et rend toute fuite impossible. L'intrigue passe en second, même si, dans la montée finale, elle prend le dessus dans la débâcle des événements qui feront perdre au vieux Machiavel en chaise roulante sa dernière partie d'échecs.

Tout cela, bien entendu, n'est pas nouveau et rappelle par moments aussi bien *Sleuth* et *Deathtrap* que les films d'Hitchcock, mais l'hiver filmé comme une force aussi mys-térieuse que maléfique donne une couleur particulière au film et le sauve de l'ordinaire terreur des films de série B.

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

9 h le 12

KASPAR
de Stefan Anastasiu
EXIT
de Robert Ménard

11 h
LA SYMPHONIE FANTASTIQUE
de Guy Simoneau
LES TRACES DU RÊVE
de Jean-Daniel Lafond

13 h
TOUT N'EST PAS JOUÉ
de Suzy Cohen
LES VIDANGEURS
de Camille Coudari

15 h
LA VIE CACHÉE
DU GOLFE ST-LAURENT
d'Alban Arsenault
LES GENS DU FLEUVE
de Monique Crouillère

17 h
NUIT BLANCHE
de Paul Verdy
ÉQUINOXE
d'Arthur Lamothe

19 h 30
ALLER RETOUR
de Bruno Carrière
TRANSFERT
de Jean-Pierre Trépanier
EVIXION
de Bachar Chbib

21 h 30
À FORCE DE MOURIR
de Diane Létoirneau
À L'AUTOMNE DE LA VIE
d'Yvan Chouinard

24 h
NIGHT MAGIC
de Lewis Furey

Coût : 2,00 \$ la séance

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

9 h le 13

POUVOIR INTIME
d'Yves Simoneau

11 h
RETOUR À DRESDEN
de Martin Duckworth
HISTOIRE À SUIVRE
de Diane Beaudry

13 h
DU PAIN ET DES JEUX
de Marie Potvin
PASSAGES
de Christina Sergi
PARTENZA
de Patricia V. Tassinari
INSTANTANÉS
de Michel Juliani

15 h
LA VIEILLE DAME
de Gilles Blais
LE DERNIER HAVRE
de Denyse Benoît

17 h
NOUS PRÈS, NOUS LOIN
d'Alain d'Aix
BAM PAY A ! RENDS-MOI MON PAYS !
de Tahani Rached

19 h 30
LA BOMBE EN BONUS
d'Audrey Shimmer et Claire Nadon
LES ENFANTS DE LA GUERRE
de Marie-Christine Harvey
RÉCITS D'UNE GUERRE QUOTIDIENNE
de Gaston Ancelovici

21 h 30
TROIS JOURNÉES DANS
L'HISTOIRE RÉCENTE DU QUÉBEC
de Jacques Leduc
LA CASA
de Michel Régner

24 h
LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN
de Denys Arcand

Les rendez-vous du Cinéma québécois

DU MARDI 10 AU DIMANCHE 15 FÉVRIER 1987

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

9 h le 14

SOLO
de Francine Léger
LA GUÊPE
de Gilles Carle

11 h
RENDEZ-VOUS : 10 H 30
d'Alain Sauvè
L'HEURE DES ANGES
de Jacques Drouin et Bratislav Pojar
LES LIMITES DU CIEL
d'Yvan Dubuc

13 h
LA LIGNE BRISÉE
de Robert Favreau
L'AMOUR EN FAMILLE
de Francine Prévost
NUAGEUX AVEC ÉCLAIRCISSES
de Sylvie Van Brabant

15 h
L'HOMME RENVERSÉ
d'Yves Dion

17 h
DÉBAT (Entrée libre)
— Thème : L'éthique dans le documentaire
Animateur : Richard Gay

19 h 30
ONIROMANCE
de Luce Roy
TRANSIT
de Richard Roy
LES BOTTES
de Michel Poulette

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
335, boul. de Maisonneuve est
(Métro Berri-de-Montigny)
Tél. : 842-9768

CINÉMA O.N.F. DU COMPLEXE GUY-FAVREAU
200, boul. Dorchester ouest
(Métro Place-d'Armes ou Place-des-Arts)
Tél. : 283-8229

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

11 h le 15

AH ! VOUS DIRAI-JE MAMAN
de Francine Desbiens
ÉLISE ET LA MER
de Stella Goulet
SONIA
de Paule Baillargeon

13 h
LES ENFANTS AUX PETITES VALISES
de Suzanne Guy
BACH ET BOTTINE
d'André Melançon

15 h
LAPIN
de Franck Le Flaguais
TURBO CONCERTO
de Martin Barry
LE GROS DE LA CLASSE
de Jean Bourbonnais
LE TAPIS DE GRAND-PRÉ
de Phil Comeau
LE CHIEN DE LUNE
de Bruno Carrière

17 h
DÉBAT (Entrée libre)
— Thème : 1986, un grand cru ?
Animateur : Richard Gay

19 h 30
L'HOMME À LA TRAÎNE
de Jean Beaudin
10 JOURS... 48 HEURES
de Georges Dufaux

21 h 30
ENTRE TEMPS
de Jeannine Gagné
QUI A TIRÉ
SUR NOS HISTOIRES D'AMOUR ?
de Louise Carré

CINÉMA O.N.F. DU COMPLEXE GUY-FAVREAU

19 h le 10

KASPAR
de Stefan Anastasiu
EXIT
de Robert Ménard

21 h
SOLO
de Francine Léger
LA GUÊPE
de Gilles Carle

CINÉMA O.N.F. DU COMPLEXE GUY-FAVREAU

19 h le 11

LA FLEUR DE L'ÂGE
— Hommage à Michel Brault
FENÊTRES SUR ÇA
de Carlos Ferrand
LE LYS CASSE
d'André Melançon

21 h
NUIT BLANCHE
de Paul Verdy
ÉQUINOXE
d'Arthur Lamothe

19 h le 12

ENTRE LA MER ET L'EAU DOUCE
— Hommage à Michel Brault

21 h
ENTRE TEMPS
de Jeannine Gagné
QUI A TIRÉ
SUR NOS HISTOIRES D'AMOUR ?
de Louise Carré

19 h le 13

ADIEU BIPÈDE
— Spectacle de Pierre Hébert
accompagné de trois musiciens

Programme de films d'animation
— ADIEU BIPÈDE
— AH ! VOUS DIRAI-JE MAMAN
— L'HEURE DES ANGES
— KASPAR
— ONIROMANCE
— SOLO
— TRANSFERT
— TURBO CONCERTO

19 h le 14

POUVOIR INTIME
d'Yves Simoneau

21 h
ANNE TRISTER
de Léa Pool

19 h le 15

LA VIEILLE DAME
de Gilles Blais
LE DERNIER HAVRE
de Denyse Benoît

21 h
NIGHT MAGIC
de Lewis Furey

rétrospective annuelle du cinéma québécois

LE DEVOIR CULTUREL



HUMEURS

NATHALIE PETROWSKI

J'E SAIS que Flora MacDonald n'aimait pas Clayton Yeutter, cette espèce de cowboy américain qui veut nous faire cracher notre souveraineté culturelle sur la table de négociation. Je ne savais pas, par contre, qu'elle admirait Ronald Reagan. J'en ai eu la confirmation cette semaine. Une photo compromettante est tombée par hasard sur mon bureau. Flora se prenait ni plus ni moins pour Ronald. C'est-à-dire pour une actrice.

J'avoue que je ne l'ai pas immédiatement reconnue. Après tout, ce n'est pas tous les jours que l'honorable ministre des Communications s'affuble d'un chapeau digne de la reine d'Angleterre, ni qu'elle enfille une robe empruntée à Mère Bouchard. Ce n'est pas tous les jours, non plus, qu'elle daigne fouler un plateau de télévision en abandonnant son titre de ministre pour mieux entrer dans la peau d'une actrice.

C'est pourtant ce qu'elle a fait cette semaine, en acceptant un rôle

sa performance, ni même si elle s'est montrée à la hauteur de ses ambitions théâtrales refoulées, car il semble que notre honorable ministre nourrisse depuis sa tendre enfance une passion pour le théâtre. Il n'empêche qu'elle vient de créer un sérieux précédent, même si le jeu de la comparaison avec Ronald Reagan la place au moins 20 ans plus tard dans les Maritimes.

L'épisode marque un tournant dans l'histoire de la politique canadienne. Pour la première fois, un ministre canadien reconnaît publiquement qu'il n'est pas le désigné de Dieu ni même le maître de nos destinées, mais un simple acteur qui a décroché un rôle dans un film qui s'appelle « Le Destin de la nation ».

Flora a probablement accepté le rôle pour signifier à Ronald qu'elle peut l'accoter n'importe quand, dans la comédie ou le drame, et surtout que son contenu canadien peut rivaliser sans difficulté avec l'impérialisme culturel de Ron.

Mais, à mon avis, l'incident cache autre chose. Ce *cameo* du ministre n'est pas innocent. Il est, en fait, une répétition générale pour une super-production que le gou-

Le déclin de l'empire conservateur

vernement prépare fébrilement. Le film, produit avec des fonds canadiens, interprété par des acteurs canadiens et tourné en territoire canadien, a déjà un titre : *Le Déclin de l'empire conservateur*. Il déferlera sur les écrans pancanadiens prochainement, en version bi-

lingue.

Le site de tournage a déjà été choisi. Le tout se passera sur le bord du Richelieu, dans le bar-salon Oerlikon, qui n'existe pas encore mais qui ne devrait pas tarder à ouvrir, fût-ce en carton-pâte ou en hologramme.



« A Star Is Born » : Flora MacDonald dans *The Campbells* à CTV.

Des auditions ont présentement cours dans les coulisses du Parlement. Brian Mulroney y tiendra le premier rôle. Le premier ministre ne sera certainement pas pris de court. Ayant étudié de nombreuses années à l'Actors' Studio de Ronald Reagan, nous savons déjà que c'est un acteur-né, quelqu'un qui, d'une simple contraction du visage, peut faire la plus admirable des voltes-faces sans perdre sa crédibilité.

Le premier ministre Mulroney tiendra le rôle de l'hôte de la soirée. Il y aura de la tarte au thon pour souper et c'est probablement André Bissonnette qui jouera le rôle de la tarte.

Pendant que Flora MacDonald et Pat Carney feront du conditionnement physique au centre Nautilus Plus le plus proche, les gars les attendront au bar-salon en se remémorant leurs souvenirs de guerre. Benoît Bouchard, pianiste réputé, se couchera littéralement sur le piano vers la fin de la soirée et sera assisté par les vocalises d'Édouard Desrosiers, chanteur d'opéra réputé. Jean Bazin, la victime du drame, ira faire un tour aux toilettes et découvrira, malgré toute l'amié que lui porte Brian, que la tarte pétrie à même les restes d'André Bissonnette était empoisonnée.

Le scénario, écrit par Roch LaSalle, prévoit une histoire d'adultère ou encore de casier judiciaire

pour tromper l'attente des spectateurs. Car, au bout d'une heure de solos au piano en compagnie de Benoît Bouchard, les spectateurs auront envie d'un peu d'action. C'est à ce moment-là que Flora fera son entrée triomphale. Elle portera le coup de grâce en faisant jouer une vieille cassette d'Erik Nielsen sur la dégénérescence des élites libérales et sur l'écroulement des institutions gouvernementales.

Flora avouera qu'elle n'en peut plus d'être fidèle au parti et qu'elle a décidé de passer chez les libéraux. Les gars l'accableront de reproches et dénonceront ses déclarations sur la souveraineté culturelle. Elle sera traitée de séparatiste, puis de terroriste culturelle.

Au signal, un vrai terroriste, probablement d'origine américaine, défoncera la porte d'entrée et prendra tout le monde en otage. Le public canadien sera sommé de payer la rançon mais, vu l'indifférence générale de la population, le terroriste sera obligé de faire sauter le bar-salon Oerlikon qui n'avait pas d'avenir de toutes façons.

Le Déclin de l'empire conservateur marchera tellement fort au Canada que le film remportera un Oscar aux États. Ronald viendra le remettre en main propre à Brian en louant la souveraineté universelle du film. Après quoi, les producteurs américains feront un *re-make* du film en le purgeant, commerceront obligé, de tout contenu canadien.

DENIS DEMERS (1948-1987)

■ L'insoutenable vérité de la mort

GILLES DAIGNEAULT

J'EN PENSais pas devoir écrire sur Denis Demers avant la fin du mois prochain, au moment de son exposition à la galerie Aubes 3935, ou plutôt j'espérais ne pas avoir à le faire parce que, comme plusieurs, je le savais très malade depuis quelques mois. Il est mort dimanche dernier et, connaissant sa délicatesse d'esprit, j'imagine qu'il

aurait préféré partir la semaine même de son exposition... de façon à ne pas prendre trop de place dans les journaux, à en laisser le plus possible pour les autres. Il était comme ça, Denis Demers.

Il était toujours le premier étonné des nombreuses marques d'estime que suscitait son travail comme de ses succès auprès des collectionneurs, et il avait continuellement la hantise de ne pas être à la hauteur. Chose certaine, il n'aura pas eu le

temps de décevoir personne, et les critiques étaient à peu près unanimes à croire que le meilleur de lui-même était encore à venir; ce qui était beaucoup dire.

Denis Demers est né à Montréal, en 1948, mais il parlait plus volontiers de sa « seconde naissance », vers l'âge de 26 ans, à Marrakech où il avait été fasciné par l'univers culturel de l'ancienne capitale du Maroc comme par l'espace et le silence du désert avoisinant. Dès lors, il cessa de n'être qu'un des plus brillants représentants de la jeune peinture formaliste pour amorcer une œuvre éminemment personnelle avec une installation intitulée *Mussem des fiançailles*, présentée en 1980 chez Articule (dont il était un des membres fondateurs).

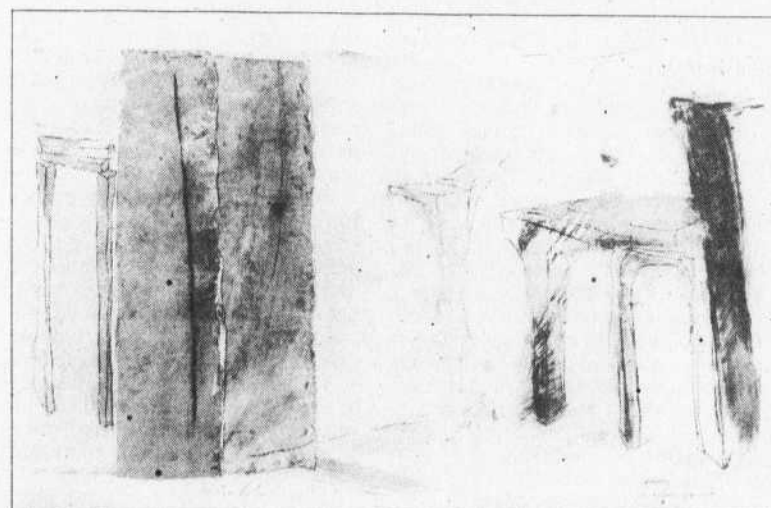
Par la suite, tout ira très vite et les séries s'enchaîneront naturellement, avec des retours en arrière et des dérivées comme dans l'espace de la mémoire qui deviendra son thème de prédilection; son unique thème. Il s'agira d'une mémoire tantôt archéologique, tantôt très privée, mais le plus souvent hybride comme le sera aussi son écriture qui faisait fi de la

spécificité des disciplines (mais toujours avec une force de conviction peu commune). Je faisais partie du jury de la Biennale d'estampe et de dessin du Québec qui avait unanimement décerné son grand prix à... une boîte de sa fameuse série « De courts moments ».

Demers gardait aussi la mémoire de son propre travail, et cet ancien peintre formaliste ne perdait jamais de vue les enjeux et les exigences de ce vocabulaire plastique qu'il chargeait d'un contenu particulièrement lourd. Ces derniers temps, il était revenu au dessin « pur » et même à la peinture, ce qui lui avait valu d'être très remarqué à Paris, à Toronto, à Mayence, à Bruxelles (où ses toiles sont exposées au moment d'écrire ces lignes); la maladie l'avait forcé à annuler une importante exposition particulière à Athènes...

Bien sûr, nous reparlerons de cette ultime production lors de sa présentation à la galerie Aubes 3935, dans quelques semaines. En attendant, il faudra se mettre à l'écoute de l'œuvre de Denis Demers et apprendre à ne retenir que le meilleur de toute cette histoire.

— Nathalie Petrowski



Un dessin récent de Denis Demers (à gauche, photographié en Allemagne l'année dernière).



CLAIRE DEVERS en noir et blanc

Suite de la page B-1

pour les gens de ma génération était un lieu où des choses importantes se jouaient. On croyait, d'ailleurs, que les arts étaient des revendications aussi vitales que les revendications syndicales, par exemple.

Elle a été de toutes les causes et de tous les combats. Féministe, maoïste, adepte de Foucault, Deleuze et des bonzes de l'anti-psychiatrie, Claire Devers était une intellectuelle en herbe. Elle se destinait au journalisme. Elle voulait vivre au cœur des débats quotidiens. Un jour, les débats se sont éteints. Claire Devers a compris qu'il fallait qu'elle change de cap. Elle s'est inscrite à l'Idhec. « Le cinéma était pour moi un lieu de réflexion plutôt qu'un lieu d'action, sauf que, dès que j'ai fait mon premier film, je me suis rendu compte que j'étais beaucoup plus à l'aise avec les images et les sons qu'avec les mots. J'ai donc décidé de

m'y consacrer. J'avais 27 ans. »

Elle réalisa *Noir et blanc* comme un devoir de fin de session, sans s'inquiéter du fait qu'elle entrerait de plain-pied dans le monde du cinéma. « J'avais fait trois courts métrages. *Noir et blanc* n'était que la suite logique de mon travail. Je ne le voyais pas comme mon premier film mais comme un film de série B, comme un exercice. J'avais très peu d'argent, personne n'était payé, c'était ce qu'on appelle un film-galère. Il y avait une quantité insurmontable de détails techniques à régler. J'ai fait le film dans le brouillard le plus complet. »

Avait-elle conscience de capter sur pellicule un peu de l'esprit du temps ? « Pas au tournage, mais quand j'écrivais le scénario, oui. Je voulais décrire une facette de notre personnalité en ce moment. J'ai choisi un personnage masculin parce que tous mes autres films étaient centrés sur des femmes. Je me suis délibérément interdit un personnage

féminin parce qu'avec une femme, je pense qu'il y aurait eu plus de complaisance de ma part, plus de psychologie, plus de sentiments. Je voulais décrire une relation de façon clinique et produire une sorte de cinéma scientifique d'où tout sentimentalisme serait évincé.

« Je voulais que les gens ressentent certaines sensations, mais pas forcément qu'ils souffrent. La souffrance, dans ce film, je crois qu'on la vit comme une répulsion; c'est positif quand même. Je ne crois pas que je sois sadique, d'autant plus que, pour moi, le sadisme et le masochisme sont deux choses distinctes. Un maso ne cherche pas un sadique, et vice versa. Le sadique ne pourrait supporter de faire souffrir quelqu'un qui y prend plaisir. Même chose pour le maso qui ne veut pas de quelqu'un qui va trouver du plaisir en lui faisant mal, puisque c'est son propre plaisir qu'il défend. C'est pourquoi le Noir, dans mon film, n'est pas sadique. C'est lui, la vraie

victime. »

Claire Devers parle beaucoup. Peut-être parle-t-elle autant pour remplir les gouffres qu'ouvre son film. Peut-être pour s'expliquer à elle-même ce film qui la dépasse et qu'elle a toujours refusé de voir au complet dans une vraie salle. Claire Devers parle beaucoup mais sans complaisance. « Je n'aime pas la complaisance, dit-elle, parce que je la vois comme une forme de lâcheté. C'est une façon de ne pas aller jusqu'au bout des choses, de les préserver, de ne pas tout dire, de mentir un peu. Et puis, sous la complaisance au cinéma, il y a toujours un cinéaste qui dit "aimez-moi". Moi, j'aime mieux le cinéma de la cruauté. »

Nous nous quittons sur ces derniers mots. Je sais maintenant que j'ai bel et bien rencontré Claire Devers, qu'elle a 31 ans, qu'elle est cinéaste à Paris et, surtout, qu'elle sait exactement ce qu'elle veut et où elle s'en va.

CHRISTOPHE LAMBERT AMOUREUX FOU!

I LOVE YOU



un film de MARCO FERRERI

avec CHRISTOPHE LAMBERT

EDDY MITCHELL • FLORA BARILLARO et la participation d'AGNES SORAL
scénario original de MARCO FERRERI • une coproduction franco italienne
A.F.C./23 GIUGNO/UGC/FILM A 2/TOP 1 • distribué par LES FILMS RENÉ MALO



BERRI
ST-DENIS - STE-CATHERINE 288-2115

TOUS LES JOURS:
12:45 - 2:35 - 5:05 -
7:15 - 9:20

KRYSTYNA JANDA et SAMY FREY
dans un film de
HELMIA SANDERS BRAHMS

LAPUTA

LE DAUPHIN
BEAUBIEN PRES D'IVERVILLE 721-6060

SEMAINE: 7:30 - 9:30
SAM.-DIM.: 1:30 - 3:30 -
5:30 - 7:30 - 9:30

8 SEM

GAGNANT DU GOLDEN GLOBE
MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN — MAGGIE SMITH

Chambre avec Vue

VERSION FRANÇAISE
"A ROOM WITH A VIEW"
MAGGIE SMITH • DENHOLM ELLIOTT



LE DAUPHIN
BEAUBIEN PRES D'IVERVILLE 721-6060

SEMAINE: 7:00 - 9:20
SAM.-DIM.: 2:00 - 4:30 -
7:00 - 9:20

RENDS-MOI MON PAYS!

Un film de TAHANI RACHED

Une production de l'Office national du film du Canada

Exilé depuis 20 ans, un Haïtien retourne dans son pays au lendemain de la chute du régime Duvalier.
Quelle Haïti retrouvera-t-il?

En première le samedi 7 février à 19 h 30 au Cinéma Outremont

À l'affiche du Cinéma Outremont les 8 et 9 février
puis à l'Autre Cinéma du 10 au 19 février, à 19 h 30 également.



Office
national du film
du Canada

National
Film Board
of Canada